

Rédaction

C'est les vacances. La première semaine : je reste à la maison. C'est le bonheur, la grasse matinée, Netflix et Zelda. Rester vautré jusqu'à midi dans son lit, se lever, manger, remonter dans son lit, le bonheur, le paradis.

Seulement ce samedi matin, à dix heures, ma tablette, ma console, mon téléphone ne s'allument pas. Qu'est-ce qui ce passe ? Mes parents ? L'État ? Qui est la cause de mon malheur ? Furieux, déboussolé, je débarque débraillé, en pyjama dans la salle à manger où mon père et ma mère sont en train de boire leur café. J'arrive et je crie. « Qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi ce bazar, pourquoi il n'y a rien qui marche ? »

Ma mère répond : « Tu vas commencer par me parler sur un autre ton ! Bien ! On n'en sait rien. » Alors, seulement, je remarque l'absence des tablettes de mes parents sur la table Ikea en bois noir. Choqué et confus, je m'excuse.

Sans aucune réponse, je m'adapte. Je garde mes habitudes tout en changeant certaines. Je me prépare mon bol de céréales, sans lait car je n'aime pas, je prends un verre de jus de fruits, le pain de mie, du Nutella puis je vais chercher un livre dans ma chambre. Un des rares que je n'ai pas encore lu et à portée de main, car il est bien connu que les bibliothèques avalent les livres que l'on ne lit pas et recrachent ceux que l'on a déjà lu.

Donc je prends un livre, « *La Curée* » d'Émile Zola. Je le ramène et je commence mon petit déjeuner, tout en lisant. Voilà comment commence le livre « *Au retour, dans l'encombrement des voitures...* ».

Je finis de manger à treize heures trente. Je débarrasse, et range mes affaires dans le lave-vaisselle, avant de me rendre compte qu'il ne fonctionne pas. Finalement, je fais la vaisselle à la main en me dépêchant car la chaudière ne marche plus, donc on utilise un cumulus. Ensuite je vais dans ma chambre aux murs blancs, avec une penderie qui prend la moitié de la place. Je monte dans mon lit superposé pour continuer à lire, vers dix-sept heures j'ai fini.

Alors seulement commence l'ennui. L'ennui. Cette sensation dévorante de ne rien faire, cette haine profonde de l'inaction, mélangée au chamboulement de mes habitudes. Elle me rend nerveux et me stresse. Résultat : je suis sur les nerfs. J'arpente ma chambre et tourne comme un lion en cage. Je regarde mes étagères contenant mes livres. Finalement je trouve un autre roman, de Ray Bradbury cette fois, je lis le titre « *Chroniques Martiennes* ». Vers vingt heures on mange et je finis mon livre vers minuit avant de tomber dans les bras de Morphée.

Le lendemain, dimanche, je me réveille vers dix heures et demie. Je me lève, prends mon petit déjeuner avec « *Fahrenheit 451* » de Ray Bradbury. Je le finis vers quatorze heures et décide d'aller à la bibliothèque. Je retrouve ma carte de bibliothèque expirée depuis longtemps. Donc je me prépare : veste, bonnet, carte de bibliothèque, clés, montre. C'est bon, je suis prêt. Je lance un « à tout à l'heure ». Mes parents répondent « au revoir ».

Me voilà donc parti en quête de nouveaux livres, je tire la porte de l'allée. Dans la rue, pas grand-chose n'a changé si ce n'est l'absence de gens et de voitures. Je tourne à droite, continue tout droit, je traverse à gauche, puis retraverse à droite, continue tout droit et sur la gauche la bibliothèque, ce bâtiment en métal gris foncé. J'entre, la porte autrefois automatique est ouverte, je rentre et dis : « bonjour, est ce que je pourrais refaire ma carte ? »

La bibliothécaire me répond : « oui bien sûr »

Je lui donne ma carte, elle modifie la date avec un gros feutre noir et écrit mon nom dans un épais registre de papier. Je parcours les allées de la bibliothèque silencieuse, sans bruits de machine et d'Hommes. Je m'emplis de cette absence de bruit et de l'odeur des livres. Je choisis sur une étagère un livre intitulé « *Juste la fin du monde* » d'un auteur s'appelant « Lagarce » puis je m'installe sur un fauteuil et lis. Vers dix-huit heures j'ai fini et emprunte une quinzaine de livres dont trois *Rougons*

Maquart et deux Jules Verne. Je peine un peu sur le chemin du retour, mais me sens euphorique à l'idée de pénétrer dans ces mondes fantastiques et merveilleux.

Le soir je m'endors et rêve de mille et une choses, de baleine blanche, de monstres marins et d'épopées fantastiques.

Le lundi matin, je me lève encore à nouveaux vers dix heures et lis. Je retourne à la bibliothèque et lis tout ce qui me passe sous la main et me remplis des connaissances, points de vue et imaginaires d'une vingtaine de livres différents avant de retourner chez moi et rêver du lendemain, qui arrive bien vite.

Le mardi je me réveillai vers la même heure et jouai aux échecs contre mon père et perdis de peu. Frustré de ma défaite, je retournai à mes livres.

Mercredi j'allai encore une fois à la bibliothèque, emprunter cette fois « *Orgueil et Préjugés* » de Jane Austin.

Jeudi je me réveillai vers dix heures et demie et jouai de longues heures durant avec le chat. Puis, en début d'après-midi, j'allai emprunter des livres et lus jusqu'au soir.

Vendredi j'écrivis dans un carnet que l'homme s'adaptait facilement à différentes situations mais que la courte période de transition était difficile. Je me permis aussi d'observer les habitudes prises par mes parents. Mon père se levait plutôt tard, prenait son café, lisait et sortait certains jours faire du roller avec mon frère. Mon frère quant à lui restait tranquillement dans sa chambre et je ne le voyais pas beaucoup. Sa présence, était pour moi celle d'un fantôme. Pour finir ma mère faisait à manger lisait et était plutôt active.

Samedi, je me rendis compte que cela faisait une semaine entière depuis que samedi dernier, à dix heures, plus aucun objet électronique ne fonctionnait, et que le mystère planait toujours.

J'allai à nouveau à la bibliothèque et lus jusqu'à n'en plus pouvoir, fatigué. Quand je rentrai chez moi, je mangeai et me couchai avant de m'endormir dans un sommeil sans rêve.

Le lendemain je crus rêver, tout remarquait.

Je descendis de mon lit superposé, pris ma tablette et regardai la télé après avoir fini mon petit déjeuner. Je tombai de mon nuage pour me retrouver face à la réalité, terrible réalité, cruelle réalité. La voici cette terrifiante réalité.

Après avoir été coupé du monde pendant une semaine sans aucune information, j'appris que suite à l'arrêt des objets électroniques, des bateaux s'étaient perdus en mer, des avions s'étaient crashés, des respirateurs arrêtés et le pire, des virus s'étaient échappés de laboratoires.

Moi qui avais nagé dans une mer de bonheur, la claque assénée par la réalité m'avait dérouté.

Des milliards de morts dans le monde ! Des milliards d'êtres humains, de vies, d'histoires, de possibilités s'étaient éteintes. Une cicatrice horrible qui défigurerait l'Histoire de l'humanité.

C'était donc là que nous avait menés le progrès, là ce que la science et la technologie nous montraient ! Notre faiblesse évidente ! Apparente ! Après nous être retrouvés abandonnés sans électronique, nous nous étions ramassés par terre comme un vieillard à qui on aurait retiré sa canne.

Est-ce comme ça que finira l'humanité ? Abandonnée par ce qu'elle aura créé.

Voilà comment finit ma mémoire humaine, je vais maintenant partir dans des forêts reculées, loin de la technologie maudite et de son asservissement. Loin de la folie des Hommes et des malheurs de l'humanité.